

De même pour le temps qui me
ivre d'être sans toi

inédit

Souvenez-vous de lui à présent qu'il dérive,
pauvre marin qui prend la terre et qui se noie
dans une flaque de nuit, les yeux d'une sirène
de comptoir, une chanson qui n'en finit pas

de mourir. Souvenez-vous de lui, c'est moi, c'est
toi, c'est nous, personne, quand l'amour qu'on
croyait
d'éternelle jeunesse n'est plus qu'une lampe
qui flanche, et le cœur, une barque rejetée

sur l'herbe et qui craque et gémit contre le
vent.

Souvenez-vous, Seigneur, dans la houle des
villes
sans visage sans âme, de l'enfant perdu
qui cherche dans ses poches la formule et le lieu

et son nom et ses yeux comme un voleur de
larmes.

Maintenant que la brume s'est levée,
maintenant
que la terre est à quai, prête au grand
déballage du monde, cette vieille et
toujours
vive histoire de l'Eden englouti

qu'une colombe rapporte en son bec,
maintenant
Seigneur, vous n'êtes plus, dans le concert
des bêtes qui font sauter les collines
à la corde de l'horizon, qu'une note égarée

dans la gamme des verts, note à peine,
mais qui dure, qui dure, tandis que nous
passons,
ô mortels affolés d'être vifs encore et si
sourds déjà, l'âme plus déboutonnée

qu'un champ livré au pillage des corbeaux.

Et nous allons ainsi passant et
repassant
nos yeux comme une pierre à faux
sur le fil des saisons, l'arête des toits,
le tranchet des miroirs et des livres,

aiguissant la faim qui nous tient debout
comme un parasol dans le jardin
d'hiver
car nous ne savons plus rien des corps
aimés, de leur chaleur et des raisons

qu'ils eurent de nous laisser toute
l'ombre,
seuls à crier Seigneur en maudissant
le feu de nos paroles et ce désir d'aller
toujours plus loin de nous, pareils aux
enfants

qui incendie la sapinière de Noël.

J. Goffette